

Façons d'écrire, façons de vivre. Des lettres familiales au XIXe siècle / Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Poublan...[et al.]. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 3 (1997), pp. 135-148.

I. lettres (genre littéraire). II. Art d'écrire.

Lebrun-Pézerat, Pierrette. — Poublan, Danièle

PER L1037 / FL70588P

FAÇONS D'ECRIRE, FAÇONS DE VIVRE DES LETTRES FAMILIALES AU XIX^e SIECLE

*Cécile Dauphin
Pierrette Lebrun-Pézerat
Danièle Poublan
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Centre de Recherches Historiques
Paris*

Dans l'historiographie, les lettres occupent traditionnellement le statut de document. La qualité du signataire, du destinataire ou des personnes citées en valorise le contenu. Les propos les plus simples, les détails les plus incongrus deviennent signes ou symptômes à interpréter. Comme dans le champ littéraire, les correspondances légitimées par la place tenue dans la société lèvent le voile sur la vie privée, sur ce qui se cache derrière la scène publique, sur ce qui n'est pas accessible dans le mystère de l'oeuvre ou dans la fulgurance de l'événement. Le genre biographique est particulièrement friand de ces documents qui deviennent preuves ou indices, au gré des auteurs. Semblant se tenir au plus loin du document officiel et du discours construit, la citation épistolaire produit cet «excès de sens»¹ qui insuffle force, conviction et véracité aux commentaires.

En marge de ces mausolées épistolaires s'étire un vaste chantier de matériaux dispersés et érodés par le temps. Les correspondances ordinaires, longtemps abandonnées sur les bas-côtés de l'histoire, ont elles aussi acquis statut de document². La nouvelle importance accordée à ces écrits «sans qualité» bouscule la hiérarchie

(1) Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Le Seuil, 1989, p.42.

(2) Daniel Fabre (dir), *Ecritures ordinaires*, POL/BPI, Paris, 1993.

traditionnelle des sources; elle déplace également la lecture, qui doit prendre en compte, au-delà du contenu des lettres, les conditions de leur rédaction et de leur lecture, les circonstances des échanges, leur conformité (ou non) aux conventions. Quelle que soit la qualité du scripteur ou de l'écriture, les lettres exhumées des greniers comme des archives officielles, ne revivent pas, telle la Belle au bois dormant, dans leur fraîcheur originale et leur spontanéité lumineuse. Elles ne peuvent être tenues pour des miroirs fidèles de la réalité. Autant que toute autre trace, elles comportent des mécanismes d'illusion dont les règles et les effets sont constitutifs de leur signification.

Comme il arrive souvent en histoire, un projet de recherche naît d'une rencontre entre un questionnement et des documents. Au fil de nos enquêtes sur les pratiques épistolaires (sur le courrier, les manuels épistolaires, les lettres adressées au journal des postes, des collections conservées au musée de la Poste de Paris)³, les questions se sont déplacées des comptages statistiques et anonymes à la lecture de lettres singulières, de la description des normes épistolaires aux pratiques effectives, de l'approche thématique au travail d'écriture. Ces interrogations ont trouvé une application lors de la rencontre fortuite avec des milliers de lettres familiales dont l'héritier nous a ouvert les liasses. De cette circonstance est né un ouvrage dont l'article que nous proposons ici présente un aperçu⁴.

Les correspondants

Lire une lettre, c'est entrer dans une histoire, sans en connaître le premier mot, sans savoir ce qui est arrivé avant ni ce qu'il arrivera après, ce qui s'est dit avant, ni ce qui se dira après. On sait seulement que cette lettre est un moment dans la longue durée, juste un maillon

(3) Roger Chartier (dir), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Fayard, Paris, 1991.

(4) Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*, Albin Michel, Paris, 1995.

d'une chaîne sans commencement ni fin. A ce titre la lettre de Caroline à sa cousine Isabelle illustre l'introduction possible dans cette correspondance, comme un point d'entrée dans l'écheveau des relations et le déroulement du temps.

Mardi 30 Mars 1858

Pardon! pardon! ne te fâche pas, ne me gronde pas, ne me boude pas, ne me punis pas car je reconnais ma faute, humblement je l'avoue; en tremblant, je demande à en être accusée; 15 jours sans écrire! quel crime abominable mais au lieu de mourir, je trouve que le meilleur moyen d'expiation mon forfait, c'est de prendre ma plume et mon papier et de t'envoyer une bonne petite causerie qui, je l'espère, préviendra l'orage. Un seul mot d'excuse et d'explication l'affaire M. a reparu sur l'horizon, d'une manière plus grave, tant d'idées se sont pressées dans ma tête depuis 10 jours que je ne pourrais y faire entrer autre chose; je ne te donne pas d'explication car les écrits restent; je suis bien contente que l'oncle H. ait été ici; il est si bon, si affectueux et de si sage conseil, pourtant rien n'est fait, retiens-le, seulement en marche.

Que n'es-tu ici ma petite Isabelle car je te dirais tout, mais pour toi. Je suis bien agitée, bien préoccupée peut-être pour rien et le bon Dieu seul sait ce qui m'est réservé.

Ta lettre m'a fait grand plaisir, tu le savais bien car tu sais comme tout ce que tu fais ou ce qui t'occupe m'intéresse. Tu es bien, bien gentille dans ta si gracieuse manière de m'inviter à aller au Havre; si cela se pouvait, se serait, un vrai bonheur pour moi, car je l'aime tant cette chère Côte et ses habitants; j'y ai été si heureuse qu'en tout cas elle restera dans mon esprit et même dans mon cœur comme un de ces bons et doux souvenirs qu'on aime à retrouver et à reprendre lorsque quelque-une des traverses de cette vie vous mène aux idées noires et qu'il faut un beau rayon de soleil pour les chasser.

Ce qui me rejouit fort, c'est de penser que toi, tu vas nous venir il faudra tâcher de nous voir beaucoup et comme moi je ne suis toujours pas des plus solides, c'est toi ma vieille qui viendras t'installer dans ma petite chambre, cette semaine on lave mes rideaux ce que ma maladie avait rendu très nécessaire et je vais être toute blanche et fraîche pour recevoir ma chère petite cousine que ce sera si bon d'écouter, d'embrasser, de taquiner et de fatiguer de bavardages.

Il me semble que je n'ai pas grand-chose à te dire parce que dans ce moment, pour moi, tout ce qui ne se rapporte pas à la chose, n'est pas une chose, tu comprends? je n'ai rien fait, rien vu, mais j'ai beaucoup entendu et

pour mon malheur le petit bec de ma plume ne peut tout te répéter. Nos dimanches ont été fort calmes, une fois l'oncle Henri a dîné à la maison mais il n'y a eu presque personne le soir. Je ne suis pas du tout sortie que pour aller chez mes amies qui ont aussi la tête fort à l'envers elles ont pourtant retrouvé assez de bon sens pour me charger de mille choses pour toi, elles sont fort contentes de penser qu'elles te verront.

Tout ce que tu m'as raconté sur ta pauvre femme m'a intéressée et bien touchée: pauvre créature! combien il doit être dur de penser qu'on laisse après soi un petit être abandonné, il n'y a que Dieu qui puisse donner le courage nécessaire pour soutenir d'aussi rudes combats.

Le mariage Q. est retardé n'est-ce pas? ils ont perdu un oncle, et Arthur a été souffrant. Le carême passé, vous allez ravoire des soirées, sans doute car le printemps n'est pas bien avancé; ce sera joliment agréable pour toi d'avoir Edmond.

Mercredi

Hier mes amies sont venues; nous avons eu Mr Fröhlich à dîner et ma lettre n'a pu partir, si je t'ai écrit promptement la dernière fois, cette fois-ci est une triste compensation; décidément je ferme et j'envoie seulement une recommandation il n'y a rien de fait pour ce que tu sais je t'en prie ne laisse pas trotter l'imagination. Au revoir, mille pardons et tendresses et sois sûre de l'amitié de ta vieille Crol.

Je te promets un bon dédommagement la semaine prochaine.

X O

Trace, signe, allusion, parole, partage, plaisir... La lettre révèle les inquiétudes d'une jeune fille à la veille d'un projet de mariage arrangé («l'affaire M.»). Elle documente l'historien sur la vie quotidienne au Jardin des Plantes à l'époque de Napoléon III: ambiance familiale feutrée, faite de chuchotements et de soumission; intimité affectueuse entre cousines, nourrie d'échanges épistolaires; vie mondaine bien remplie qui ménage repas dominicaux en famille, rencontres amicales et visites aux pauvres gens... La découverte d'une lettre incite toujours à raconter: l'histoire même de sa découverte, l'histoire de ceux qui ont écrit, l'histoire des événements qu'elle évoque. L'attrait tient dans le suspense, dans le déchiffrement des énigmes.

Tel le fil d'Ariane, la lettre de Caroline nous fait pénétrer au cœur

d'une saga familiale, au moment où la famille Duménil s'allie à un industriel alsacien, Charles Mertzdorff (l'énigmatique «M» de la lettre du 30 Mars 1858). En effet, le 20 Avril aura lieu la rencontre des futurs, Charles et Caroline, au jardin des Plantes; le 11 juin, la signature du contrat; le 15 Juin, le mariage et le départ du couple pour l'Alsace où Charles possède une usine de blanchiment d'étoffes. Si Charles est fils d'un petit entrepreneur, Caroline appartient à une famille de savants. Son grand-père, André Constant Duménil, en pleine période révolutionnaire, était venu terminer dans la capitale des études de botanique et de médecine. Cet étudiant acharné au travail et ambitieux avait fort bien réussi, et l'un de ses deux fils a suivi sa trace. Ils sont logés au Jardin des Plantes de Paris. Caroline meurt peu d'années après son mariage, laissant deux petites filles, Marie et Emilie. Charles se remarie alors avec Eugénie, une amie d'enfance de Caroline; cette seconde mère décède dix ans plus tard et les fillettes terminent leur éducation et leur adolescence auprès de la soeur d'Eugénie. Leur père, avant de mourir (en 1883) a la satisfaction de les voir toutes deux bien mariées. La richesse du réseau des correspondants tient à ces alliances successives qui greffent sur le modeste sujet initial Duménil d'abord la branche industrielle alsacienne, puis à la génération suivante le double rameau nobiliaire parisien et la fortune terrienne nordiste.

Les lettres

Trois mille lettres conservées accompagnent cette histoire familiale, depuis celles de l'étudiant André Constant Duménil à ses parents, jusqu'à celles qu' Emilie et son mari expédient à leurs enfants sur le front de la guerre de 14.

Cependant, comme n'importe quelle source pour l'historien, la correspondance est un objet construit, inscrit dans le temps et l'espace social, depuis la naissance, une à une, des lettres éparées, jusqu'à leur découverte, une fois réunies en un tout indissociable. Ce processus de construction d'une correspondance tient autant aux gestes de destruction (lettres brûlées ou jetées), à l'érosion du temps (lettres

perdues ou oubliées) qu'aux interventions successives pour conserver des «papiers de famille». Il est évident, et repérable dans les lettres sauvées, que le corpus de trois mille lettres n'est qu'un échantillon parmi le flux continu d'échanges épistolaires entretenus pendant cent quarante ans (1795-1933). D'habitude les familles cachent leurs secrets. Rares sont celles qui ouvrent leurs papiers. Cette chance dont bénéficie l'historien se présente finalement lorsqu'elles ont au préalable constitué leur propre mémoire à travers des archives privées. L'exception d'une correspondance continue et conservée pendant cinq générations est révélatrice d'un «habitus» caractéristique de certains milieux au XIXe siècle.

Les habitudes professionnelles d'abord; pour les scientifiques, professeurs, médecins ou bibliothécaires qui vivent au Jardin des Plantes, l'écriture est une pratique usuelle, une partie intégrante du travail. Non seulement écrire, mais aussi conserver, classer, commenter les lettres, au même titre que d'autres documents. Dans une perspective différente, le travail de l'industriel s'appuie aussi sur des traces écrites, sur des correspondances et sur des archives. C'est le cas de Charles; en tant que patron, maire et notable, il se préoccupe et gère des écoles et oeuvres de bienfaisance. Il passe beaucoup de temps dans son bureau, entre autres occupations, à écrire des lettres, et parmi elles, des lettres à sa famille. L'espace et le temps des activités de Charles sont imbriqués, sans réelle frontière. Le contenu des lettres familiales montre que l'écheveau des relations est indivisible.

Certains sont plus soucieux que d'autres de la conservation des lettres reçues. Mais il est clair que pour tous, la nature même des métiers favorise la production, le classement et la transmission des correspondances. L'occupation durable de vastes demeures permet leur archivage, que se soit dans la maison d'habitation alsacienne au coeur des bâtiments industriels ou dans le château du Nord de la France, dont les greniers accueillent actuellement les documents familiaux.

Une autre condition vient renforcer cette opération de conservation: la réussite sociale. La lecture attentive des lettres, à différentes périodes, met en lumière des pratiques de copie et de

redistribution de fragments de lettres ou de paquets de lettres. Par exemple, lorsque Caroline, tout juste mariée, s'installe en Alsace, elle raconte à sa mère la cérémonie d'accueil organisée par les ouvriers de l'usine. La destinataire, flattée dans sa fierté maternelle, s'empresse de recopier cet épisode pour ses amies. La production de ces nouvelles lettres forme la preuve du choix judicieux d'un mari pour la fille: il est riche, puissant et apprécié de ses ouvriers. Autre exemple: la stupeur provoquée par la mort de Caroline trouve une sorte d'apaisement dans des gestes de collecte de lettres, au même titre que toutes sortes d'objets intimes, ayant appartenu à la défunte. Cette collection contribue à montrer, exhiber, vénérer sa piété, son caractère, sa perfection. La mémoire de Caroline est entretenue par la conservation et la transmission de ses lettres. Le souvenir ne s'épuise pas dans l'oubli. Trente ans après la mort de Caroline, Isabelle remet à Marie et Emilie un paquet des «chères lettres» de leur mère.

De façon générale, conserver et classer les lettres permet de les montrer aux enfants, aux petits-enfants et aux descendants. Cette façon de prélever, de choisir, ce qui est qualifié comme de «bonnes lettres», est un instrument efficace pour édifier les héritiers, non seulement par la quantité mais surtout par la qualité du contenu: sentiments religieux et moraux, vertus du travail sont des valeurs largement partagées dans cette famille, comme dans les milieux bourgeois de cette époque.

Servies par ces conditions de conservation, habitudes professionnelles et réussite sociale, les correspondances bourgeoises peuvent alors répondre à divers usages. Plus ou moins classées, parfois partiellement intégrées à des histoires de familles, publiées ou à circulation interne, elles deviennent un élément du patrimoine. A côté des terres et des maisons, du mobilier et des bijoux, l'écriture remplit une fonction identitaire forte. Elle vient certes prouver la légitimité des propriétés et des alliances. Mais elle charrie aussi un contact intime et concret avec les choses, les événements et les ancêtres. Plus les lettres sont anciennes et abondantes, plus elles ont pouvoir de légitimer le patrimoine transmis de génération en génération. A côté des «lieux de mémoire» définis par P. Nora

(monuments, drapeau, livres, représentations, chants, musées, institutions, etc.)⁵, on peut aussi inscrire les correspondances familiales: elles sont construites et reconstruites par les générations successives qui leur donnent sens et ne cessent de les interpréter. Ce processus, dans le cas des lettres comme de tout objet sauvé du passé et investi symboliquement, implique une volonté collective qui trie et choisit ce qui doit être sauvegardé. La mémoire est surtout faite de reliques appropriées par les héritiers. Elles leur permettent de s'identifier à une lignée homogène et respectable.

Un regard anthropologique

Quand l'historien intervient dans les arcanes des correspondances privées, il propose une autre lecture qui vise moins à dévoiler l'intimité supposée qu'à comprendre les raisons et la logique qui président à ces pratiques d'écriture et de conservation.

Notre attitude délibérée fut d'abord de prendre au sérieux les dits et écrits ordinaires qui sont énoncés au fil de la plume, au plus près du vécu quotidien. Ainsi, nous reprenons à notre compte le postulat anthropologique: les outils intellectuels peuvent être plus ou moins élaborés, mais l'imagination et la vie émotionnelle sont toujours riches et complexes⁶. Dans cette perspective, nous avons abordé la correspondance familiale comme une pratique ritualisée. Dans le travail d'écriture, les épistoliers sont confrontés à un ensemble de références textuelles et de modèles de comportement: mots, images, concepts. A partir de ce fonds dans lequel ils puisent, s'invente une version personnelle des relations aux autres et au monde. La répétition de certaines formules, la mise en scène de certains gestes tirent leur efficacité de l'adhésion de chacun aux valeurs du groupe.

(5) Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire. La République*, Gallimard, 1984, p.I-XXXV.

(6) Victor W. Turner, *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990, p.12.

Ce regard anthropologique porté sur la correspondance nous a amené à identifier et à isoler les fragments du texte qui se rapportaient aux notions de temps, d'espace, de finalité de l'écriture et d'effets sur les correspondants. A savoir, la façon dont le scripteur se présente en train d'écrire dans un espace et une posture appropriés, la conformité à un rythme dans l'échange des lettres, les implications d'un devoir d'écriture, l'expression du manque et de l'absence contenu dans le leitmotiv du je-pense-à-toi, la métaphore du bavardage qui permet d'accumuler des nouvelles sans les ordonner ou les hiérarchiser, le plaisir de recevoir et de lire des lettres, les demandes de services variés, la distribution des compliments à l'entourage et les divers procédés qui font de la correspondance familiale un échange non pas interpersonnel mais collectif, etc. Tous ces motifs finissent par remplir les feuillets et leur énonciation peut souvent se suffire à elle-même. Au-delà du document qui révèle des manières de vivre, l'existence quotidienne, les habitudes et les conduites, les pratiques qui portent l'écriture des correspondances deviennent l'objet principal de notre enquête.

Prenons par exemple les conditions de production des lettres. La métaphore dramaturgique a fait florès depuis que Goffman a montré *«de quelle façon une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, par quels moyens elle oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur eux, et quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation»*⁷. Ce modèle est généralement développé pour analyser comment, à partir des interactions et de la conduite des individus placés face à face, le social se construit dans le jeu des mimiques, des regards et des échanges de paroles. Dans le cas d'une correspondance, les interlocuteurs ne sont pas en présence l'un de l'autre, mais il n'en reste pas moins que, par l'intermédiaire d'un objet écrit, se déroule aussi un jeu interactif.

(7) Goffmann, *La mise en scène de la vie quotidienne*. T.I: *La présentation de soi*, Paris, éd. de Minuit, 1973, p.9 (préface).

Ainsi, quel que soit le contenu informatif de la lettre, le signataire dispose çà et là des repères sur sa façon d'entrer en matière, sur le cadre où il est installé, sur les mouvements et les événements qui interviennent pendant le temps réel de l'écriture. Tous ces signes permettent à l'interlocuteur d'imaginer la scène, de la vivre rétrospectivement à travers bruits, odeurs, présences, objets qui sont familiers, qui font sens pour lui tout particulièrement.

Insolite et inattendu, voici un décor extérieur: il est 5 heures et demie du matin, dans la rue, Charles est assis sur un banc. *«Je t'écris en attendant qu'un café veuille bien s'ouvrir pour me donner à déjeuner»*. Dans un long voyage qui le ramène des vacances en Bretagne à son domicile alsacien, imprégné par l'angoisse de la déclaration de guerre imminente (nous sommes au mois de juillet 1870) et par les soucis d'une grève à l'usine, le chef de famille donne de ses nouvelles aux siens restés en villégiature. D'abord le bulletin de santé : perte d'appétit causée par la précipitation d'un retour impromptu, par une nuit d'insomnie dans un train bondé et inconfortable, pris d'assaut par les militaires. Surtout, il se montre en train d'écrire, il souligne l'effort produit pour entrer en communication . Tant bien que mal installé sur un banc, il donne d'abord à voir le spectacle qui s'offre à lui. *«Il y a déjà grand mouvement dans la rue d'où je t'écris. Il fait bon et le soleil qui se lève dans les cheminées vient encore égayer mon bureau improvisé. En ce moment arrive le train de Mulhouse, je vois les voitures passer mais pas une connaissance»*. Cette banale scène de rue occupe le premier plan dans une lettre où finalement l'essentiel doit se lire en filigrane. *«Je n'ai rien à t'apprendre»*, avoue-t-il. Rien sinon que l'objet même de la lettre est impuissant à la remplir: *«j'ai beaucoup pensé à vous mes chéries, mais pourquoi le dire?»* Dans cette présentation, Charles souligne l'incongruité de la situation, le déplacement du geste d'écriture en ce lieu public et finalement l'impossibilité de s'épancher.

L'écriture à l'extérieur des maisons reste exceptionnelle. Dans l'ensemble de la correspondance, quelques lettres ont été rédigées à l'hôtel, jamais dans un café, ni dans le train, trop brinquebalant pour permettre l'usage de l'attirail fragile de l'épistolier de cette époque

(plume et encre). Dans le lieu attendu de la maison, s'ouvre un choix entre les différentes pièces, dans le mobilier et dans les postures. «*Je t'écris ce soir lundi assis à ta place, sur ta chaise, dans ton petit salon chéri*»: c'est l'écart entre l'évidence d'un espace réservé, habituellement destiné à accueillir tel ou tel, et la pièce mentionnée dans la lettre que souligne l'épistolier se mettant en scène. Une accumulation de détails ni tout à fait pertinents, ni tout à fait incongrus, évoque la cheminée qui réchauffe, la lampe qui rassemble, le fauteuil où l'interlocuteur aimait à s'asseoir, mais aussi la pluie qui se met à tomber, la cloche qui égraine les heures, ou encore la plume qui «éternue», le papier mal plié, le négligé du «griffonnage» ou des «pattes de mouches»....

La mise en scène ne se réduit pas aux éléments matériels du décor. De la représentation littéraire de la figure de la solitude dans l'écriture, les lettres familiales proposent des versions nuancées. Certes les hommes apparaissent le plus souvent isolés dans une pièce, leur bureau ou une chambre d'hôtel, pour des raisons professionnelles ou circonstancielles. Il est aussi remarquable que les interventions d'une tierce personne, les sollicitations diverses sont tout juste mentionnées, sinon pour justifier une interruption dans le cours de la lettre. Elles ne servent pas à relancer le récit. Il en va tout autrement dans les mises en scène féminines. Non seulement le décor y est plus mobile, n'importe quelle pièce, chambre, salle à manger, petit cabinet, bibliothèque, pouvant devenir le cadre improvisé de l'écriture, mais en outre, la présence des autres a surtout pour vertu de nourrir leurs récits. «Je t'écris de la chambre de Julien entre un bon feu et le petit frère qui fait son thème»; «en ce moment tout en se couchant, Marie rit tant qu'elle peut»; «Je t'écris tout en parlant appartement avec Mme Dumas»; sociabilité féminine et tenue de correspondance vont souvent de pair, spécialement lorsque la compagnie est celle des enfants. A la scène de l'épistolier qui associe dans un même élan activités professionnelles et écriture de lettres, fait écho celle de l'épistolière qui insère ses «griffonnages» dans les interstices des tâches maternelles et domestiques. L'entourage est reçu, associé, voire interpellé pour entrer dans le travail de l'écriture.

Dans ce milieu lettré du XIXe siècle, le théâtre improvisé de l'écriture montre l'épistolier à visage découvert. Le dépouillement de tout apprêt se marque aussi pour les femmes par la mention de leur tenue vestimentaire, vêtement d'intérieur réservé à l'intimité. L'absence de fard et de costume fait écho au refus de brouillon et d'autocorrection. On se laisse voir à l'état naturel et on parie sur la bienveillance et la compréhension du lecteur. L'épistolier ne cherche pas à gommer les ratés, mais les pointe au contraire : «*Adieu cher petit père, mille pardons pour cet horrible griffonnage et pour les fautes, je ne la relis pas c'est trop long*». Il attire l'attention sur les défauts, relativement mineurs par rapport au nombre de lettres écrites. Il montre avec quelle aisance et quelle désinvolture il peut rire de lui-même et feindre d'ignorer le travail réel de l'écriture. A l'autre de déchiffrer, de trouver les clés qui donnent unité au désordre apparent, cohérence à l'improvisation, sens aux signes furtifs de la mise en scène. Le dire vrai du détail devient ici preuve d'un dire vrai du tout, donc preuve de sincérité. L'effet de réel équivaut alors à l'effet de vérité. Dans ce jeu de la connivence, chacun évalue ce qu'il peut dévoiler de soi et ce qui est dicible.

La curiosité que notre époque porte aux correspondances, et l'intérêt évident des écritures ordinaires pour la connaissance historique ne relèvent pas seulement de la nostalgie pour des pratiques révolues ou des objets familiers, balayés par l'ère de la communication informatique. Embrassant un large XIXe siècle, avec des ébauches en amont dès l'époque des Lumières, et des ramifications en aval jusqu'à l'entre-deux-guerres, le genre des correspondances familiales s'invente en dehors des sentiers balisés par la norme et les modèles, à la croisée de l'histoire des pratiques d'écriture et de l'histoire de la famille.

Tenir une correspondance ne relève pas seulement de compétences (extension de l'alphabétisation) ou d'incitations infrastructurales (service postal, désenclavement économique), mais de manière plus profonde, cette pratique s'enracine dans un modèle de comportement, dans une façon de vivre le lien social et d'entretenir des relations. A partir du cas précis que nous avons analysé plus en détails dans notre livre, il apparaît que la correspondance familiale, comme genre, naît

au point de contact entre le mot et le réel, entre un langage possible et des circonstances qui s'actualisent à travers le travail d'écriture. L'accès aux outils rhétoriques permet de cultiver l'attachement familial et de fabriquer un univers autarcique où chacun des participants travaille et se reconnaît. Face au vaste monde froid et indifférent, l'espace épistolaire ménage des abris chauds et aimables, solides et solidaires. Un espace que s'approprie le petit monde familial pour se réjouir ensemble des enfantements, des mariages, des visites et des retrouvailles, des réussites scolaires et financières. Un espace aussi pour panser les peines et les deuils. Un espace enfin pour asseoir des opinions, apprivoiser des peurs et partager des valeurs.

La correspondance familiale se présente en définitive comme le lieu stratégique où se réalise, s'inculque et se transmet une vision duale d'un monde à soi à protéger de l'extérieur. Elle illustre à travers les mots ce processus d'inclusion et d'exclusion. Les «bonnes lettres», ainsi qualifiées par les intéressés eux-mêmes, deviennent mot de passe que seuls connaissent ceux qui appartiennent au même horizon. C'est sans doute moins l'écriture épistolaire qu'il importe de dater, que les fonctions sociales remplies par cet ensemble de gestes ritualisés : engager les membres d'une même famille dans la production écrite de son identité.

BIBLIOGRAPHIE

- Chartier Roger (dir), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Fayard, Paris, 1991.
- Dauphin Cécile, Lebrun-Pézerat Pierrette, Poublan Danièle, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*, Albin Michel, Paris, 1995.
- Farge Arlette, *Le goût de l'archive*, Le Seuil, 1989.
- Fabre Daniel (dir), *Écritures ordinaires*, POL/BPI, Paris, 1993.
- Goffmann, *La mise en scène de la vie quotidienne. T.I: La présentation de soi*, Paris, Ed. de Minuit, 1973.
- Nora Pierre, *Les Lieux de mémoire. La République*, Gallimard, 1984.
- Turner Victor W., *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990.